

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 3

Artikel: L'enfant sous la neige
Autor: Moret, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Prusse, puissance protestante, avait appuyé les observations présentées par les puissances catholiques; mais le Concile avait passé outre.

Aussitôt, les évêques prussiens, qui s'étaient longtemps opposés à la proclamation du nouveau dogme, se réunirent à Fulda, siège du plus ancien évêché allemand, et adressèrent aux catholiques de leur nationalité un appel les invitant à se soumettre aux décisions du Concile. Mais un certain nombre de professeurs de théologie des universités allemandes refusèrent la soumission demandée.

Dès lors, divers conflits entre l'Eglise et l'Etat, qui n'ont fait qu'augmenter de jour en jour et soulèvent aujourd'hui les plus vives discussions.

La Scène, de Genève, publie ces jolis vers que nous nous permettons de lui emprunter.

SI J'AVAIS DE L'ARGENT.

A mon vieil ami MARC PASCHOUDE.

Dans le salon ainsi qu'à la cuisine;
Dans la chaumière aussi bien qu'au manoir;
Dans les bureaux de même qu'à l'usine,
Un gousset plat nous montre tout en noir.
Moi, second Job, je ne vois point en sombre
Ce qui pour tous est un cas affligeant...
De jours heureux aurais-je un plus grand nombre
Si j'avais de l'argent?

À dix-huit ans, amoureux d'Amélie,
A son papa je demandais sa main.
Mais j'étais pauvre : il rit de ma folie
Et sans façon me traita de gamin.
Deux jours après... reprenant l'équilibre,
Je me disais, heureux d'être Gros-Jean:
— Aurais-je encor le bonheur d'être libre
Si j'avais de l'argent?

Comme un richard, je crois être malade;
Le docteur vient en mon pauvre taudis:
— « Mon cher client, vite une promenade ! »
Dit-il soudain sans nul salmigondis.
Par ce moyen permis à mes finances,
Il me guérira, cet homme intelligent!...
Éviterais-je ainsi les ordonnances
Si j'avais de l'argent?

Si la fortune ignore ma retraite,
D'un vieux copain j'y garde l'amitié.
Que le destin nous choie ou nous maltraite,
Tout entre nous est toujours de moitié.
Ma main répond à la main qui la serre;
Le vrai bonheur croît en se partageant...
Pourrais-je croire à l'amitié sincère
Si j'avais de l'argent?

Il me faudra bientôt plier bagage
Et m'enbarquer pour un bord inconnu.
Je partirai bien regretté, je gage,
Pour ce pays d'où nul n'est revenu.
Pas d'héritiers, cruels oiseaux de proie!
Pas d'avocats de mes biens se gorgeant!...
On pleurera... l'on serait dans la joie
Si j'avais de l'argent!

LOUIS BOGEY.

Onna veindzance.

Quand bin lo bon villio catsimo d'Ostervya dit que la veindzance est défeindiâ ai chrétiens dé

mémo qu'âi Jui, on trâovè tot parâi dâi dzeins qu'ont portant étâ reçus, qu'on derâi que n'ont jamé recordâ cllia démanda, et que font dinsè état de n'étrâ ni chrétiens, ni pî Jui.

Gabottet dévessâi menâ on moulo pè Lozena. Cé moulo qu'êtai eintetsi que devant, découte lo catse-borré, étâi ézi à tserdzi; assebin Gabottet ne sè pressa-te pas; et coumeint l'étiont prâo accouâiti po menâ lo fémé, sè peinsâ que l'étâi prâo vito dè préparâ lo tsai lo matin, devant dè parti.

Dévai lo né, lo dzo devant, quant l'est que l'abrévâ lè tsévaux, ne sé pas se lè menâ ào borné pè la crinière, ào bin se lo lincou lâi tsequâ dâi mans à 'na dzevatâïe que fe lo *Bron*, mâ tantiâ que cé tsévau eut la bianna dè cabriolâ, et on iadzo que sè cheinte libro, lo vouaïque lavi ein léveint la coumeincoura derrâi, et ein faseint dâi débordenâïes pî què lo lulu dè Pomapliè à la fêta civiqua dè Lasarrâ. Ma fâi faille traci, et n'est qu'aprés avâi corrattâ 'na demi-hâora, qu'on lo put racrotsi; assebin Gabottet étâi reindu et la gardâvè balla à se n'héga.

Lo leindéman matin, faille don préparâ lo tsai, et tandi que lo vôlet coumeincivé dza à traire lè cllia vettés po eingraissi lè z'assi, Gabottet lâi fâ : Arréta-tè vâi on momeint ! faut que cllia pesta dè Bron mè payâi se n'escampetta dè hier-a-né; te n'ingraissérâ que lè ruès dâo coté dè la *Grise*, et on s'ein fot que lè z'abots veréyont grâ dâo coté dâo Bron, tant pis por li, sarà bin son dan. Lo vôlet n'ingraissâ don què dâo coté dè la cavalla, et quand lo tsai fut tserdzi et lè tsévaux appliyi, Gabottet preind se n'écourdjâ, éclliattè onna pétâïe ein faseint *hiu* ! et tot conteint dè peinsâ que cein verivè châ po la *Grise* et grâ po lo *Bron*, ye fe à stusse : Ora, tè ! te l'as stu iadzo te n'afférè, villie rosse ! hardi, trace pi coumeint hiai se te pâo; et po lo puni bin mé, s'aguelia onco su lo tsai, mâ tot d'on coté, po férè pésâ la tserdzé dè cé tsanero dé tsévau.

1 L'enfant sous la neige.

Ce matin là il faisait un froid très dur. La neige qui menaçait depuis plusieurs jours était tombée toute la nuit, si bien que les toitures des maisons disparaissaient sous une belle ouate bien blanche et toute veloutée qui donnait le frisson aux plus braves.

Si un rayon de soleil fut venu moduler sa note claire, dans ce concert d'hiver, le regard charmé par le pittoresque du paysage se fut vite réjoui, mais le soleil, vainement sollicité, s'attardait en route, aucune lueur n'éclairait le ciel gris, le temps restait lourd, chargé et sombre.

Que voulez-vous, c'était l'hiver, et le bon Dieu, qui nous ramène chaque année le printemps et les fleurs, n'a voulu que mieux nous faire sentir, par quelques vilaines journées, le prix inestimable du bonheur qu'il nous tient en réserve.

C'était un lundi, un jour que l'on eut bien fait, dans son intérêt, de ne point placer le lendemain du dimanche.

Il est de fait que le lundi, surtout si le dimanche a été agréable, on se lève plus tard que d'habitude, on éprouve quelque peine à se mettre au travail, cela coûte davantage d'aller au bureau, à l'usine, à l'atelier, à l'école.

Oh ! à l'école surtout.

C'est ce que se disait la petite Geneviève qui ayant beau se frotter les yeux de ses gros poings fermés et se détirer les bras, ne pouvait parvenir à se réveiller.

Déjà Mme Laroche, une jolie maman de vingt et quelques années, et qui probablement n'avait pas le préjugé du lundi, était levée depuis deux heures et tournait dans la maison.

Le ménage était fait, le déjeuner sur le feu et le mari parti.

C'est qu'il est bon de vous dire que les Laroche n'étaient point des millionnaires, ni même des gens très fortunés ; on peut même ajouter qu'ils ne possédaient que leurs bras pour vivre, pour les faire vivre plutôt, mais quand on est jeune, bien portant et courageux, je vous jure que c'est quelque chose.

Petits-fils de paysans, enfants d'ouvriers, ils n'avaient pas rêvé au-dessus de leur condition et s'étaient mariés, poussés l'un vers l'autre par une véritable attraction qu'expliquait leur conformité de goût et d'éducation.

Aussi était-ce un excellent ménage que l'on citait dans le quartier, et l'on ne parlait jamais de la bonne conduite et du courage au travail de Charles Laroche sans rappeler la gentillesse et les bonne manières de sa femme, qui pour être disait-on fière et distinguée n'en était pas moins laborieuse autant que son mari et à coup sûr, de cœur aussi excellent.

Ces braves gens avaient d'autant plus de mérite qu'ils avaient vraiment beaucoup de mal, quoiqu'ils fussent loin de se plaindre.

Laroche était contre-maître dans une manufacture et gagnait bien sa vie ; Madame Laroche, ouvrière en lingerie était d'une dextérité qui lui permettait de s'assurer de bonnes journées.

Mais ils étaient de nombreuse famille et avaient des charges un peu lourdes. C'était une vieille tante paralysée d'abord, puis les grands parents à qui la dureté des temps n'avait pas permis de faire les réserves nécessaires pour les derniers jours.

Grâce au jeune couple, les pauvres vieux ne manquaient de rien. Leur existence était réglée comme s'ils avaient eu de belles rentes inscrites au grand livre et aucune des petites douceurs qui font le charme des vieillards, devenus d'ailleurs peu exigeants, ne leur était refusée. — Le grand papa avait son tabac, la grande maman sa chaufferette et la vieille paralytique son café au lait auquel elle tenait, disait-elle, plus qu'à l'existence, et qu'elle partageait religieusement tous les matins avec Ravageur, un gros chat gris qui vivait dans ses jupes depuis dix ans tout à l'heure et qu'elle affectionnait, quoiqu'il n'ait rien d'intéressant.

Eh bien ! les plus heureux dans tout cela, ce n'étaient ni les vieux, ni même Ravageur, l'affreux chat, qui quelquefois se payait à lui tout seul la tasse de café au lait bien sucré, mais les Laroche qui avaient la santé et la conscience satisfaite.

Puis un jour Geneviève était apparue et l'enfant avait été un surcroit de dépense dans le petite ménage déjà si à l'étroit. Mais on ne s'était guère inquiété de cela et on lui avait fait un accueil aussi chaleureux que celui que le bon Dieu réserve aux anges qu'il reçoit dans son paradis.

Une bouche de plus, cela ne compte pas, puis elle était si petite.

Seulement avec le temps elle s'accusa d'avantage et il arriva un moment où l'on ne fut pas tous les jours à l'aise chez les dignes gens ; mais bah ! on en fut quitte alors pour se priver un peu plus, se marchander un plaisir, et le travail aidant, les dettes, apparaissant pour la première fois, ne grossirent pas trop vite. (A suivre)

MAISONS OUVRIÈRES. — M. Jean Dollfuss, le créateur des cités ouvrières, vient de présenter à l'assemblée générale de la Société mulhousienne

de cités ouvrières, le rapport sur la dernière année budgétaire de la Société. Dans le courant de la dernière année, il a été construit 16 maisons, dont 11 sont déjà vendues aujourd'hui. Ces 16 maisons portent à 996 le chiffre des constructions exécutées par la Société. Au 30 juin dernier, 672 maisons étaient entièrement payées. Les versements faits par les ouvriers acheteurs, depuis la création de la Société jusqu'à la même date, s'élèvent à la somme de 3,845,735 francs, dont 2,388,850 francs en compte du prix de leurs maisons et 1,456,877 francs pour intérêts, frais de contrat, impositions, etc. Voilà donc près de 4 millions provenant de l'épargne de la population ouvrière de Mulhouse. Ces chiffres dispensent de tout commentaire.

Nous nous faisons un plaisir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'annonce, dans notre Supplément, de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Cette publication, qui va entrer dans sa 87^{me} année, nous donne l'énumération des principaux sujets qu'elle se propose de traiter cette année. Nous y voyons figurer une brillante collaboration, qui compte, outre plusieurs auteurs étrangers, ce que la Suisse romande a de plus distingué parmi ses écrivains, romanciers, poètes, économistes, savants, chroniqueurs, etc. De tels éléments mettent certainement la *Bibliothèque universelle* au premier rang des publications périodiques ; elle fait honneur à la Suisse romande, qui doit être fière de la posséder et de l'encourager.

Un mendiant rencontre un de ses confrères, borgne, manchot, affreusement difforme.

— Hé bien ! ça marche-t-il les affaires ?

— Euh ! euh !

— Combien ramasses-tu par jour ?

— L'un dans l'autre ça va à une quarantaine de sous.

— Imbécile, quarante sous ! Je ne donnerais pas ma journée pour dix francs, si j'avais la chance d'être aussi estropié que toi !

Un quidam frappe l'autre jour à la porte d'un peintre de notre ville :

— Pardon, monsieur, je croyais frapper chez madame B...

— Ce n'est pas ici, adressez-vous au fond du corridor, la porte à gauche.

L'artiste, irrité d'avoir été dérangé dans son travail, ferme brusquement sa porte ; puis, se ravisant, la rouvre presque aussitôt :

— Monsieur ! hé ! monsieur !

— Plaît-il ? fait le visiteur en se retournant.

— Si vous êtes gaucher, c'est à droite.

THÉATRE. — Dimanche 22 janvier, début de Mme Buscaï, jeune première.

VINGT ANS APRÈS

Suite de la « Jeunesse des Mousquetaires », drame en 5 actes. — On commencera à 7 heures précises.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^e